

Anne Brassié

SAINTE ANNE  
DE JÉRUSALEM À AURAY



# SAINTE ANNE

## DU MÊME AUTEUR

*Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur*, biographie, Éditions Robert Laffont, réédité par l'Association des amis de Robert Brasillach.

*Jean de La Varende, Pour Dieu et le roi*, biographie, Éditions Plon.

*Ces livres qui m'ont choisie*, Éditions Godefroy de Bouillon, illustrations de Chard.

*Cessez de nous libérer*, co-écrit avec Stephanie Bignon, Éditions Via Romana.

Enregistrements sur CD :

- *Petite Histoire de France* de Jacques Bainville.
- *Trois Contes* de Jean de La Varende.
- Une anthologie poétique en trois volumes :
  - *Florilège de la poésie française*
  - *Lettres à mon amour*
  - *Poésie sacrée*
- *Contes d'Andersen*, Éditions Rejoyce.
- *Mon cahier de poésie* en 2 volumes, Éditions Rejoyce.

Disponible sur le site : [annebrassie.fr](http://annebrassie.fr)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avait résolu l'extermination des Hébreux, la grande fête de la Pâque, souvenir de la sortie d'Égypte, la Pentecôte, sept semaines après la Pâque où l'on célèbre à la fois la moisson nouvelle et la promulgation de la Loi sur le mont Sinai devant Moïse. Puis venait en septembre la fête de Kippour, grand jour de l'expiation où l'on demandait pardon à Dieu de tous les péchés commis pendant l'année écoulée en lui offrant des holocaustes, c'est-à-dire des sacrifices d'animaux. Puis venait la fête des Tabernacles qui durait huit jours et rappelait aux Hébreux leur traversée du désert. Enfin la fête de la Dédicace du Temple en souvenir de la libération d'Israël du joug syrien par Judas Macchabée. Le roi de Syrie qui occupait en ce temps-là la Palestine avait voulu remplacer la religion mosaïque par une religion hellénique. La famille des Macchabées se rebella, chassa les occupants et le Temple qui avait été profané fut une nouvelle fois consacré à Dieu. Le Temple embellissait selon la volonté du roi Hérode qui était de religion juive.

Les coreligionnaires du couple devenaient de plus en plus froids à leur égard jusqu'au jour où, après bien des années, vingt ans, Joachim vint au Temple présenter une fois encore ses offrandes, des colombes pour le sacrifice. C'était la fête de la Dédicace et Anne approchait de la quarantaine. Le grand prêtre Reuben qui ne craignait plus l'autorité du père d'Anne, Akar, mort et enterré, se dressa devant Joachim et l'apostropha : « Il ne t'est pas permis de te joindre à ceux qui offrent leurs sacrifices à Dieu, ni de présenter ton offrande, car le Seigneur ne t'a pas béni, puisqu'il ne t'a pas donné d'avoir un rejeton en Israël. »

Effondré, Joachim quitte le Temple, va consulter la généalogie des Douze Tribus en se disant : « Je verrai si, seul parmi les tribus d'Israël, je n'ai pas eu de postérité en Israël. » Et il se souvint du patriarche Abraham, à qui Dieu avait donné un fils dans sa vieillesse. Mais il ne rentra pas chez lui, il

emmena ses troupeaux loin dans les montagnes, planta une tente et jeûna quarante jours et quarante nuits : « Je n'irai point prendre de nourriture ni de breuvage, jusqu'à ce que le Seigneur mon Dieu ait jeté les yeux sur moi, mais ma prière sera ma nourriture et mon breuvage. » Il resta ainsi cinq mois sans revenir en ville, sans donner signe de vie, pas même à sa femme Anne, qui se lamentait et criait sa souffrance à Dieu : « Seigneur Dieu tout-puissant d'Israël, qui ne m'avez pas donné d'enfants, pourquoi m'avez-vous enlevé aussi mon époux ? Cinq mois sont passés et je ne le vois pas ; je ne sais pas s'il est mort ; au moins je lui aurais élevé une tombe. Il faudra donc que je pleure à la fois mon veuvage et ma stérilité ! »

Anne se retira au fond de sa maison et continua à prier. Sa servante, Judith, voulut lui venir en aide : « Jusques à quand affligeras-tu ton âme ? Il ne t'est pas permis de pleurer, car voici la grande fête du Seigneur. Prends donc cette parure, et ornes-en ta tête. Elle te donnera l'apparence d'une reine. » Mais Anne refuse : « Éloigne-toi de moi, je n'en ferai rien, car Dieu veut que je sois humiliée. » Judith se fâche : « Que te dirai-je ? Sinon que Dieu, avec raison, a fermé ton sein, afin que tu ne donnes pas d'enfants à Israël ! »

Alors Anne se soumet, quitte ses vêtements de deuil, revêt ses habits de noces et descend dans le jardin où elle s'adresse encore à Dieu : « Dieu de mes pères, bénis-moi et exauce ma prière, ainsi que tu as béni les entrailles de Sarah, et que tu lui as donné pour fils Isaac. » Et sa souffrance lancinante l'étreint à nouveau à la vue d'un nid de passereaux : « Hélas ! qui donc m'a donné le jour pour que je sois ainsi maudite en présence des fils d'Israël ? Ils m'ont outragée ; ils m'ont chassée du Temple du Seigneur. Qui suis-je, hélas ? Je ne suis pas comme les oiseaux du ciel, car ils sont féconds devant vous, Seigneur. Je ne suis pas comme les animaux de la terre, car ils sont féconds devant vous,

Seigneur. Je ne suis pas comme les eaux de la mer, car elles sont fécondes devant vous, Seigneur. Je ne suis pas comme la terre, car elle donne des fruits en son temps et vous bénit, Seigneur ! Qui suis-je, hélas ?

« Ô Seigneur, Dieu tout-puissant, qui donnez une postérité à toute créature, à tous les animaux, aux serpents, aux oiseaux et aux poissons et qui leur accordez de se réjouir, en regardant leurs petits, vous m'avez seule privée des bienfaits de votre bonté. Mais mon Dieu, vous connaissez mon cœur et vous vous souvenez de ce premier jour de mon mariage, où je vous ai fait le vœu, si vous me donniez un fils ou une fille, de vous l'offrir dans votre Temple saint. » À ces mots, un ange lui apparut. C'était l'ange Gabriel qui annoncera aussi la venue de Jésus et celle de saint Jean-Baptiste : « Anne, Anne, ne craignez pas. Dieu a exaucé votre prière ; vous concevrez et enfanterez, et le fruit qui sortira de vous sera admiré par toute la terre jusqu'à la fin des siècles. » Éclatante de joie, Anne s'écria : « Vive le Seigneur mon Dieu ! que j'enfante un fils ou une fille, j'offrirai cet enfant au Seigneur pour qu'il le serve saintement tous les jours de sa vie. » Elle demeura tremblante et priante tout un jour et toute une nuit jusqu'à ce que deux anges surviennent devant elle : « Voici que Joachim, votre mari, va revenir avec ses troupeaux. »

Au même moment, dans les montagnes, un ange surgissait devant les yeux de Joachim, le même ange Gabriel.

« Joachim, Joachim, pourquoi ne retournez-vous pas auprès de votre épouse ? » Joachim se justifia : « Pendant vingt ans, j'ai vécu avec elle ; et maintenant, puisque Dieu n'a pas voulu me donner d'enfants et que je suis sorti du Temple de Dieu couvert de reproches, pourquoi retournerai-je vers elle, rejeté et méprisé ? Je veux vivre ici avec mes troupeaux, et aussi longtemps que Dieu m'accordera la lumière du jour, par la main

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



pouvant avoir d'églises, prièrent dans les catacombes. Il faut attendre la venue de sainte Hélène, la mère de l'empereur Constantin, pour que soit construite, au IV<sup>e</sup> siècle, à Jérusalem, sur les lieux de la maison de Joachim, près de la piscine probatique, une église appelée Sancta Maria ubi nata est, là où est née sainte Marie. Cette grande bâtisseuse construira deux autres basiliques, à Nazareth et à Bethléem. L'empereur Justinien, lui, fera construire dans la partie méridionale de l'ancien Temple de Jérusalem, là où eut lieu la présentation de Marie au Temple par Anne et Joachim, une église devenue aujourd'hui la mosquée Al Aqsa.

Il fut trouvé en 1866 dans les anciennes voûtes de l'église devenue Sainte-Anne de Jérusalem, un ex-voto sous la forme d'un pied droit de marbre chaussé d'une sandale, fine œuvre d'art grec. Sur le côté on peut lire une antique formule d'offrande rédigée en grec : « Pompeia Lucilia a dédié, a consacré. » Cette femme, probablement guérie en priant sainte Anne, devait être la femme ou une proche parente d'un gouverneur ou d'un officier romain envoyé pour administrer et contenir la Palestine. La forme des caractères permet à l'archéologue de dater cet ex-voto du temps de l'empereur Hadrien.

Que s'est-il passé à Jérusalem, après Pâques, c'est-à-dire après la mort et la Résurrection du Christ ? Apparaissant à ses Apôtres, Jésus leur dit : « Allez par le monde entier ; prêchez l'Évangile à toute l'humanité. »

Ils se mirent à l'œuvre et furent entendus.

Des milliers de pèlerins étaient montés à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, comme en témoignent les Actes des Apôtres : « Parthes, Mèdes, Élamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphilie,

l'Égypte, le territoire de la Libye qui est près de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome, tant juifs que prosélytes, Crétois et Arabes. »

Trois mille d'entre eux se convertirent, bientôt cinq mille qui rentrèrent chez eux annonçant la Bonne Nouvelle. Tous les bords de la Méditerranée reçurent ainsi cette bonne nouvelle. La grande cité gauloise de Massalia entretenait par mer des rapports commerciaux avec la Palestine. Des commerçants ont dû entendre les prédications de Pierre et en témoigner à Marseille. Parmi les nouveaux chrétiens envoyés en mission figuraient Lazare et ses sœurs Marthe et Marie, leur cousin Maximin, Marie Magdeleine, deux nièces de sainte Anne, Marie Jacobé et Marie Salomé, l'aveugle-né enfin que Jésus avait guéri. Ils partaient en mission apostolique, c'est certain, mais ils fuyaient aussi les juifs du Sanhédrin qui n'avaient pas reconnu le Christ et étaient assez hostiles à un ressuscité, un miraculé et une ancienne prostituée à laquelle Jésus avait pardonné. Pour leur défense, il faut bien avouer que ces gens-là font désordre dans une bonne société ! Mais quel était ce péché de Marie Magdeleine ? Un beau livre de Jacqueline Dauxois s'interroge : était-elle une courtisane ou seulement une jeune fille ayant fait des études, ce qui transgressait la loi de cette civilisation ? Quoiqu'il en soit, les deux nièces de sainte Anne pourraient avoir décidé d'emporter les restes de la sainte dans leur voyage, geste éternel de tous les émigrants de prendre avec soi, si possible, dans son exil, les cendres des aïeux.

Leur navigation connaît bien des escales : Chypre, Éphèse, Ostie puis enfin Marseille. Saint Lazare devint le premier évêque de Marseille. Marie Magdeleine l'assista avant de se retirer sur la montagne de la Sainte-Baume et saint Maximin devint le premier évêque d'Aix-en-Provence. Un grand nombre

de confréries à Marseille portaient le nom de sainte Anne. Marie Jacobé et Marie Salomé continuent leur route vers les Bouches-du-Rhône et s'établissent en un lieu retiré au milieu de la Camargue qui prit le nom de Saintes-Maries-de-la-Mer.

Mais restons encore près de la Palestine.

Les livres religieux de ces contrées chantent eux aussi sainte Anne pour la plus grande joie du père Charland qui veut toujours plus remonter le temps. Saint André de Crète au VII<sup>e</sup> siècle prie poétiquement en ces termes : « Que nos louanges s'élèvent en l'honneur de sainte Anne, comme les notes joyeuses d'un chant nuptial ! Sa longue prière lui a mérité l'ineffable grâce de mettre au monde la Dieudonnée, celle qui, elle-même, a enfanté un Dieu visible aux hommes et vivant au milieu d'eux. » Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, saint Jean Damascène né à Damas à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, docteur de l'Église et grand poète, chantent de même la mère de Marie. Saint Jean célèbre le couple de façon ardente : « Ô Anne ! Ô Joachim ! Ô couple fortuné ! Toute la nature vous doit de la reconnaissance : car c'est vous-mêmes qui lui avez permis d'offrir à Dieu le plus précieux de tous les présents, l'Immaculée Vierge Marie, seule digne du Créateur. C'est là votre gloire, ô Joachim, que de votre Fille nous soit né l'Enfant trois fois béni, l'Ange du Grand Conseil, l'Ange du salut de tout l'univers. »

Plus tôt encore dans le temps, saint Épiphanie qui a vécu de 310 à 403, saint Grégoire de Nysse et saint Eustache. Enfin nous pouvons lire le protévangile de Jacques rédigé au II<sup>e</sup> siècle et les commentaires qui en ont été faits dans l'Évangile du Pseudo-Matthieu et celui de la Nativité de Marie. Nous nous rapprochons ainsi des contemporains de la vie du Christ.

La liturgie grecque ancienne célèbre Anne et Joachim, notamment celle de saint Jean Chrysostome.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

donnant une magnifique fête nautique dans l'un des cratères remplis d'eau des monts Albins, les galères sombrèrent. Et depuis ce jour le souvenir de ce fait s'était perpétué. On pensait à une légende, lorsque seize siècles plus tard, un baigneur ramena d'une plongée profonde une esquille qui ressemblait à un vieux morceau de bateau moisi dans la vase, mais néanmoins encore existant. On n'y pensait plus quand, sur cette simple indication, Mussolini fit abaisser le niveau du lac pour retrouver les restes des fameuses galères. Et on les retrouva. Cela en 1930 !

2. Émile Rey, p. 105.

3. Surtees Society, Memorials.

## Chapitre III

### SAINTE ANNE À AURAY

*C'était un soir, en paradis...*

*C'était un soir, en paradis...  
Brusquement, la bonne sainte Anne  
s'en fut trouver d'un air très crâne  
Jésus, qui parut tout surpris  
de voir à cette heure tardive  
Sainte Anne s'avancer pensive  
C'était un soir en paradis.*

*« Que fais-tu là, Bonne Maman ?  
Pourquoi prends-tu cet air si grave  
Rencontrerais-tu quelqu'entrave à ton bonheur ?  
– Oui Mon enfant, répondit sainte Anne attendrie,  
C'est qu'en paradis je m'ennuie.  
– Que dis-tu là, Bonne Maman ?  
– Eh oui, j'y ai trop de loisirs.  
Et je voudrais un peu d'ouvrage  
– Eh bien, souris-moi car je gage  
que je vais combler tes désirs.  
J'ai la Bretagne et te la donne  
Si tu veux sois en la patronne  
Ainsi seront pris tes loisirs... »*

*Et sainte Anne embrassa Jésus  
Auray devint sa capitale  
Elle aima tant sa cathédrale,  
ses Bretons têtus, son pays  
De son peuple fut tant aimée  
Tant chérie et tant acclamée  
Que jamais ne s'ennuya plus<sup>1</sup>.*

Nicolazic tourne et retourne son champ du Bocenno... Nous sommes en août 1623 et il survient d'étranges phénomènes dans la vie de ce paysan breton de la région d'Auray. Il hoche la tête, balbutie, puis s'assied lourdement :

« Des ajoncs piquants... des genêts dorés... des clochettes de digitale... Un rocher... une flaque d'eau... et des moustiques à longues pattes qui patinent dessus... Et puis là, ce qui reste de la chapelle... un vieux mur comme tous les murs... [Il s'assied.] Je suis assis sur la chapelle... Tout cela est réalité... Mais j'ai quelque chose dans la tête qui ne l'est peut-être pas... Comme je suis las ! Mon bon Dieu, si je deviens fou, dites-le... Un temps, je n'en ai encore parlé à personne... Et c'est peut-être un tort... Enfin mon beau-frère Le Roux est toujours là pour témoigner... Il a eu assez peur [Il rit]. Il n'est pas brave. Il venait par ici, moi j'arrivais par là, et au même moment nous avons vu la chose en question... S'il n'est pas irrespectueux d'appeler... la chose... ce qui pourrait bien être une personne... et une personne céleste... Elle était là debout, tournée vers la fontaine, comme je suis... à l'endroit où je suis assis... [Se levant brusquement] ... Ce n'est pas ma place. Ah ! le beau-frère ! Quelle grimace ! non, il ne fut pas long à faire demi-tour... Je m'écartai aussi, du reste... Et lorsque nous revînmes, il n'y avait plus rien... Je me disais : une bolée de cidre et ça passera... Voilà ce que je me disais à moimême... J'en ai pris plusieurs et ça ne passe pas... Je n'arrête plus d'y penser... et quand ça me glisse dans l'âme, c'est comme si je buvais quelque chose de bien meilleur... Nicolazic, Nicolazic, tu perds la tête. Madame sainte Anne se moque bien de toi... Que veux-tu qu'elle fasse de toi Madame sainte Anne ? À quoi peux-tu bien lui servir ? Tu sais tout juste tes prières et tu n'as pas le sou pour lui payer une statue... Je veux faire un bout de prière, puis j'irai trouver M. le recteur. [Il se met à genoux et prie tout bas. Silence. Se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



entre sa chaumière et le Bocenno. Aussi des paysannes voient-elles des flambeaux et une colonne de feu désignant le champ. Le lundi 3 mars 1625, Nicolazic est transporté sans trop savoir comment au Bocenno où il entend les anges du paradis. Sainte Anne lui réapparaît et ordonne : « Nicolazic, retourne sans tarder chez ton recteur, transmets-lui mon désir. Qu'il me construise une chapelle au champ du Bocenno dont j'entends reprendre possession. Dans quelques jours, une lumière désignera l'endroit exact où est enterrée mon image. En attendant, tu dois mettre dans le secret les plus honorables de tes voisins, pour qu'ils me servent de témoins à l'heure dite. »

Nicolazic reprend son courage à deux mains, entraîne son ami, le tenancier du Boterf, Jean Lézulit, marguillier de la paroisse, et les voilà repartis demander audience au recteur de Pluneret. Ce dernier s'énerve et le traite de fou : « Construire une chapelle ! Il y en a déjà trop dans le pays. Et puis raisonnons un peu mon bonhomme. Depuis quand le ciel choisit-il, pour faire passer ses conseils, au lieu d'un saint moine ou d'un savant clerc, voire d'un éminent recteur, un paysan qui ne sait ni lire ni écrire. » Après le mépris viendront les menaces. Si cette plaisanterie continue, Nicolazic sera interdit à l'église, privé de sacrements et d'enterrement dans le cimetière. Nos deux hommes s'en retournent tristement quand ils rencontrent un prêtre qui leur conseille d'aller voir M. de Kermadio. Le châtelain les accueille avec respect mais leur conseille à son tour d'aller consulter les pères capucins d'Auray.

Nicolazic demande à sainte Anne « quelque miracle qui fasse voir au recteur et aux autres que vous voulez effectivement que l'on y travaille ». Et sainte Anne rassure son témoin : « Vous en verrez bientôt en abondance, et l'affluence du monde qui me viendra honorer en ce lieu sera le plus grand miracle de tous. » Plus de trois siècles après, environ 800 000 personnes se

rendent à Sainte-Anne-d'Auray, chaque année.

Mais tout de suite sainte Anne donne la preuve de son aide matérielle : la femme de Nicolazic, Guillemette, trouve, le lendemain matin, 7 mars, sur sa table de chevet, douze quarts d'écu déposés en trois piles. Nicolazic ne s'étonne pas, il avait besoin de cet argent, le montre à son ami Lézulit et se met en route pour en parler aux capucins d'Auray. En chemin ils rencontrent le propriétaire du Bocenno, Cadio de Kerloguen qui leur promet de donner son terrain pour y construire la chapelle, mais « Ayez soin de prendre des témoins dignes de foi... » leur conseille-t-il. À Auray, Nicolazic sera interrogé deux heures durant pour un résultat nul. Les religieux ne s'engagent en aucune façon. Les seuls jusqu'à présent à croire Nicolazic sont deux laïcs : M. de Kermadio et M. de Kerloguen. Nicolazic revient chez lui, reprend son chapelet, confiant, et attend le sommeil en cette nuit du 7 au 8 mars. Soudain sa chambre est illuminée par le cierge habituel et sainte Anne lui apparaît : « Yves Nicolazic, appelez vos voisins, comme on vous a conseillé ; menez-les avec vous au lieu où ce flambeau vous conduira, vous trouverez l'image qui vous mettra à couvert du monde, lequel connaîtra enfin la vérité de ce que je vous ai promis. »

Nicolazic s'habille en toute hâte, réveille ses amis et son beau-frère, lui demande de prendre une bêche et les voilà sur le chemin, précédés du cierge qui s'éloigne du village en direction du champ de Bocenno et s'arrête au-dessus de la parcelle de l'ancienne chapelle. La lumière monte et descend trois fois comme pour indiquer que c'est bien là, puis disparaît sous terre. Louis Le Roux donne quelques coups de bêche et l'outil heurte un objet. Nicolazic, « extasié de joie », fait chercher un cierge et sort de terre une vieille statue « fort mutilée et gastée » mais reconnaissable. C'est une femme ; des restes de couleur

demeurent sur son manteau blanc et azur. Elle mesure trois pieds de haut et se réveille d'un sommeil de plus de neuf cents ans. Son bois n'est sans doute pas de chêne, il n'aurait pas résisté à neuf siècles d'ensevelissement dans la marne humide, mais peut-être d'olivier.

Nicolazic retourne voir le recteur. Sûr de lui, cette fois, il montre les pièces d'argent, souligne qu'ils étaient six à avoir vu la statue. Mais il est très mal accueilli. Les pères capucins d'Auray restent sceptiques sur tout. Nicolazic se retire sans rien répondre, mais déjà les hommes et les femmes se rendent au Bocenno. Le dimanche, il y a foule et un événement étrange survient. La grange de Nicolazic prend feu et tout se consume, le toit, la charpente et les pierres, celles-là mêmes qui viennent du Bocenno. Restent indemnes deux meules de blé qu'en toute logique le feu aurait dû dévorer car elles se tenaient tout près. Nicolazic comprend pourquoi cet incendie a éclaté : la « bonne maîtresse » reprend son bien, les pierres de la grange venaient du champ du Bocenno, de son ancien sanctuaire.

Le lundi suivant, plusieurs personnes présentes peuvent voir la statue illuminée. Les Bretons, avertis de hameau en hameau, accourent. De Pluneret, d'Auray, de Questembert, de Josselin et de toute la région, à pied, en charrette. La statue est surélevée, ornée de bruyère et de fougère. Un plat d'étain reçoit les offrandes, des cantiques et des litanies jaillissent des poitrines, le pèlerinage est né.

Le recteur envoie son vicaire. Cela ne se passera pas comme ça, suffoquent-ils. Le vicaire, venu en éclaireur, apostrophe tout le monde, renverse la statue, menace les fidèles d'excommunication et repart. La prière reprend et le nombre des pèlerins s'accroît. Mais l'évêque de Vannes, Mgr de Rosmadec, veut enquêter. Il s'assure du concours d'un théologien et d'un homme de loi, ancien membre du Parlement, M. du Garo.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bénéficie aussi de cette attention, ce que Rome accepta. Et l'on couronna Anne.

L'empereur Napoléon III accompagné de son épouse se rend en pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray et la fête prend des allures de couronnement, mais le nouvel évêque de Vannes trouve la chapelle de Nicolazic trop petite. Une autre église est bâtie, de granit et de chêne breton, et voit son premier pèlerinage, le 15 septembre 1872. Le pape lui confère le titre de basilique. Sur la façade, deux grandes statues accueillent les fidèles, celle de Nicolazic et celle de Kériolet, le bon et le pécheur en quelque sorte, ce dernier étant là pour rappeler aux fidèles l'immense capacité de pardon de Dieu. Les reliques des deux hommes sont inhumées à l'intérieur de la basilique. Deux ornements en fleurissent à l'infini les murs, la coquille, insigne du pèlerin, et le lys symbolisant la pureté de la foi.

Les pèlerins n'arrivent plus à pied, nu-pieds, en chemise, le chapelet ou un cierge à la main. Ils utilisent des chars à banc, puis le chemin de fer qui va accroître considérablement le nombre des pèlerins. Mais les rites de procession demeurent inchangés. Le pèlerin s'agenouille et prie, il se confesse, assiste à la messe, se rend à la fontaine, accomplit le chemin de croix du cloître des carmes. Puis il gravit la Scala Sancta à genoux. Au pied de cet escalier saint, dans le lieu-dit champ de l'Épine, seront souvent célébrées la messe ou les vêpres, en plein air, pour vingt à trente mille pèlerins. Le soir, ils suivront une procession aux flambeaux résonnant de chants en toutes les langues et dans tous les dialectes. Qui n'a pas vu une procession de pèlerins bretons, croix en tête, suivie d'enfants de chœur, des bannières du saint patron de chaque paroisse, puis du clergé, puis du village en costumes de fête, reprenant ces chants immémoriaux, ne peut comprendre ce qu'est la piété de tout un peuple. Depuis le 26 juillet 1625, la paroisse de Riantec arrive

la première, puis celle de Saint-Gildas-d'Auray, puis les autres.

Les fidèles viennent prier, demander un secours ou remercier d'une grâce spirituelle ou temporelle. À certaines fêtes, ils se voient accorder des indulgences. Qu'est-ce qu'une indulgence ? La grâce que fait l'Église en remettant totalement ou partiellement la peine des péchés. De même que l'enfant se réfugie dans les bras de sa mère pour être pardonné, de même le pèlerin, conscient de ses fautes, en demande rémission. Une indulgence spéciale est attachée à la Scala Sancta : « Les personnes qui graviront à genoux cet escalier saint avec les dispositions requises, en priant ou en méditant sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, gagneront neuf années d'indulgences pour chacune des marches. Ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire. »

Les miracles continuent. Des enfants malades ou accidentés, des pêcheurs ballottés par les flots, des soldats blessés dans les batailles. Les parents qui ont voué leurs enfants à sainte Anne, les mères et les épouses qui retrouvent leurs fils et leurs maris après la guerre, viennent éperdus de reconnaissance remercier la mère de Marie. Un registre consigna tous ces miracles jusqu'en 1968, puis ils furent cités dans *Les Annales de sainte Anne*. Ces témoignages sont de véritables photos de chacune des époques et l'un des plus récents, daté de 1994, traduit le désarroi de la nôtre, pas plus troublée que les précédentes, mais troublée différemment : « Je remercie sainte Anne pour toutes les grâces obtenues et je lui confie mes enfants et mes petits-enfants. Nous vivons un siècle si troublé. Rien n'est solide, ni la foi, ni les foyers. Que sainte Anne veille sur nous. »

Le père Hugues, le premier historien de ce pèlerinage, décrivait ainsi une autre sorte de miracle bien utile, mais plus difficilement quantifiable : « Combien d'injures oubliées, de

rancunes ensevelies, de larcins restitués, de libertinages corrigés, de querelles accordées ! Combien d'usures réparées, de faux contrats mis à néant, d'ivrogneries corrigées ; ceux qui avaient croupi dans des vices habituels l'espace de dix, de vingt et quarante ans, ont été changés et convertis en ce lieu exemplairement... »

Sainte Anne avait prévenu Nicolazic : « Tous les trésors du ciel sont en mes mains !... Vous verrez bientôt des miracles en abondance et l'affluence du monde qui me viendra honorer en ce lieu sera le plus grand miracle de tous. »

Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, les Bretons continuent à se vouer à sainte Anne. Aussi lorsqu'Émile Combes, président du Conseil, mais ancien séminariste défroqué, commence sa politique anticléricale et fait voter, en 1905, la loi sur la séparation de l'Église et de l'État, la Bretagne se soulève à nouveau. Les biens de l'Église deviennent des biens nationaux. *Bis repetita placent !* Et des fonctionnaires pénètrent dans les églises pour faire l'inventaire des objets de culte. Le même individu interdit l'usage du breton au catéchisme et dans les sermons. L'exaspération s'accroît et le 14 mars 1906, jour de l'inventaire du sanctuaire, la basilique est protégée par dix à vingt mille fidèles en prière. Les portes de la basilique sont barricadées et l'esprit de résistance est à son point le plus fort. L'on veille toute la nuit précédente, priant et chantant comme pour un pardon. Le fonctionnaire rebrousse chemin et reviendra en décembre avec 2 800 soldats, 300 gendarmes et 80 agents de sécurité. Il fera fermer le petit séminaire le 24 décembre. Clemenceau a pu dire dans un discours à ses électeurs du Var que des milliers de Bretons étaient rangés en ordre de bataille dans les plaines d'Auray...

Huit ans plus tard, la révolte de ces incorrigibles chouans est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.





*La rencontre à la porte d'Or* (vers 1303-1305), Giotto di  
Bandone. ©AKG, Paris / Cameraphoto



*Joachim et Anne à la porte d'Or* (1473), Bartolomeo Vivarini.  
©AKG, Paris / Cameraphoto



*La Vierge, l'enfant Jésus et sainte Anne* (1501-1507), Léonard de Vinci. ©Erich Lessing / AKG, Paris



Vitrail de la maison de Yvon Nicolazic, le témoins des apparitions de sainte Anne en 1623, 1624, et 1625. © La Basilique Sainte-Anne d'Auray



L'ancienne chapelle construite par *Yves Nicolas* d'après Yves Nicolazic de J. Buléon et E. Le Garrec